M. DARVEAU

MARTYR DU MANITOBA

Par

A.-G. MORICE, O.M.I.

Licencié ès Lettres, Docteur en Droit.



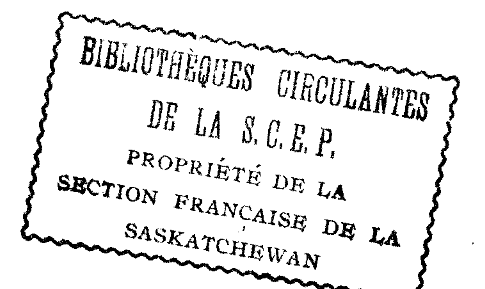
WINNIPEG

200, rue Austin

1934

M. Darveau





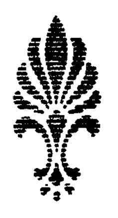
M. DARVEAU

MARTYR DU MANITOBA

Par

A.-G. MORICE, O.M.I.

Licencié ès Lettres, Docteur en Droit.



WINNIPEG

200, rue Austin

1934

Dédié

à la

SOCIETE HISTORIQUE

d'Ottawa.



PRÉFACE

Pie IX dit que les missionnaires oblats du Grand-Nord étaient les martyrs du froid. Nombreux, en effet, furent ceux d'entre eux qui eurent à en souffrir, parfois très grièvement, dans les régions subarctiques, inconvénient d'autant plus sérieux qu'il était doublé du manque de la nourriture requise à pareille latitude et dans des labeurs si débilitants.

Mais l'Ouest Canadien a eu d'autres martyrs. Sans compter les Oblats qui se sont noyés dans l'exercice de leur ministère sacré (1), *nous ne pouvons oublier ceux qui tombèrent au lac la Grenouille sous les balles de sauvages païens* (2), *pas plus que les deux autres Pères de la même Congrégation* (3) *qui furent massacrés non loin de l'océan Glacial, par des Esquimaux qu'ils auraient voulu arracher à l'esclavage des vices les plus honteux.*

Ce qui est moins généralement connu, c'est le fait que, juste un an avant l'arrivée des premiers Oblats au pays, un digne prêtre séculier fut tué dans le nord de notre Manitoba, pour des raisons et en des circonstances qui pourraient peut-être lui donner droit à la palme du martyre chrétien.

---

(1) Sans faire aucune recherche les noms de cinq pères et de sept frères oblats qui trouvèrent ainsi la mort dans les eaux des lacs ou des rivières du Nord-Ouest Canadien se présentent à notre esprit (**Cf.** Morice, **Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest,** vol. III, p. 298).

(2) Les Pères Fafard et Marchand.

(3) Les PP. Jean-Baptiste Rouvière et Guillaume Le Roux.

Cet apôtre était arrivé en 1841 *dans l'Ouest Canadien, alors un véritable désert, à part la région environnant le confluent de l'Assiniboine et de la rivière Rouge, peuplée d'un groupe de colons écossais, irlandais et canadiens, désert où erraient à l'aventure un certain nombre de tribus sauvages avec lesquelles nous ferons connaissance en temps et lieu.*

Celui qui allait se dépenser à leur service avant de devenir leur victime ne fut malheureusement guère qu'un passant dans l'Ouest, une fleur à peine éclose, mais pleine du parfum du plus pur esprit évangélique, coupée soudain au moment où elle promettait le fruit le plus succulent, sujet qui n'eut pas beaucoup plus que le temps de se faire assez connaître pour mériter d'éternels regrets.

Malgré la brièveté de sa carrière, nous avons cru faire acte de justice en dédiant à sa mémoire les quelques pages qui suivent. Si notre esquisse est un peu courte, on ne devra s'en prendre qu'à la hâte du moissonneur inexorable, qui faucha cette jeune plante avant qu'elle eut eu le temps de croître à maturité et de donner la mesure de ses capacités.

———†———

1

JEUNESSE

Ce futur martyr du Nord-Ouest était l'abbé Jean-Edouard Darveau, qui naquit à Saint-Roch, paroisse de la ville de Québec, le 17 mars 1816. Son père était un tanneur de la rue Saint-Vallier nommé Charles Darveau, dont le contrat de mariage est daté du 20 avril 1812, et le représente comme unissant sa destinée à celle d'une demoiselle Marguerite-Marie Roi dite Audi (1). Son grand'père était un autre Charles Darveau, marié à une Françoise Renaud, fille d'un Joseph Roi dit Audi et d'une Marie Filion.

On connaît peu de choses des ascendants du jeune Jean-Edouard, si ce n'est qu'ils étaient de bons chrétiens (2), et que son père, en particulier, n'était pas une de ces bonnes pâtes qui peuvent se faire aux caprices des uns et des autres. Il avait une volonté, et son fils nouveau-né devait partager avec lui cette caractéristique.

Ce dernier fut baptisé à l'église paroissiale par Messire L.-Th. Bédard le lendemain de sa naissance, et eut pour par-

---

(1) Dont le nom de famille est diversement écrit Odi, Audy et Audit. L'acte de baptême du jeune Darveau le donne comme Aubé (avec un **b** incertain qui doit évidemment se lire **d**.)

(2) M. Darveau avait une tante religieuse, Soeur des Anges.

rain un certain Jacques Drôlet et pour marraine sa tante, qui signait Marie-Louise Darveaux.

Il était le second garçon de la famille, ayant pour frère aîné Charles, ainsi nommé en conformité avec la mode du temps qui voulait qu'on imposât le prénom du père à son premier fils, et il devait avoir pour frère cadet Théophile, père de M. Théophile Darveau, de la rue S. François, Québec, respectable vieillard de 83 ans, auquel nous devons (3) beaucoup des renseignements de ce premier chapitre.

Jean-Edouard Darveau eut en outre trois soeurs, Eléonore, Emilie et Henriette, sur la vie desquelles la chronique contemporaine est muette.

Devenu grandet, l'enfant que nous présentons ici au monde des lecteurs se sentit attiré vers l'état ecclésiastique. Aussi entra-t-il dès l'âge de 11 ans, c'est-à-dire apparemment de suite après sa première communion, au Petit Séminaire de Québec, commençant par la plus basse classe, celle qui prépare à la huitième. C'était en 1827.

L'enfant fit dans cette vénérable institution tout son cours classique, y compris la première année de philosophie (1835-36). En cette dernière année, c'était déjà un jeune homme de vingt ans.

C'est alors que se produisit chez lui un incident qui nous révèle son caractère décidé et friand d'aventures, incident qui allait avoir sa répercussion sur sa jeunesse et assurer la solidité de sa vocation en l'en éloignant momentanément. Du choc de deux morceaux de silex, pierre dure s'il en est, jaillit l'étincelle, qui peut détruire par explosion et chauffer ou consumer par ses développements.

---

(3) Directement et **viva voce**, ou par les précieux documents qu'il a bien voulu nous communiquer. D'après lui, la mère de Jean-Edouard s'appelait **Hardy** Dechatillon.

Son père, nous l'avons vu, était un homme de caractère; le fils lui ressemblait. Pour une raison dont la tradition ne nous a point révélé la nature, il y eut un froissement entre les deux, et Jean-Edouard, avec la fougue de ses vingt ans, décida de renoncer à la sublime vocation à laquelle il s'était cru appelé.

Il se fit matelot, et voulut noyer le souvenir de son différend dans d'incessantes pérégrinations. Il allait voir le monde, en un mot, devenir "un Canadien errant". C'était au mois d'octobre 1836.

Mais bientôt l'absence ne fit qu'accroître en lui l'amour des siens, et, au lieu de les bouder, son coeur et son esprit se rapprochèrent insensiblement d'eux. Aussi le voyons-nous leur écrire les lignes suivantes, le 4 août 1837:

"Comment vous expliquerai-je le plaisir infini que je ressens en employant un instant à vous communiquer quelques-unes de mes pensées à vous donner quelques renseignements sur les places où j'ai été, et à vous faire connaître l'état dans lequel je me trouve? Pour vous faire juger du contentement que j'éprouve à vous écrire après une absence de quatorze mois, il faut éprouver les langueurs d'un long éloignement . . . Pour moi, c'est le plus doux plaisir de penser aux auteurs de mes jours".

Après cet épanchement du coeur, il donne des nouvelles de ses allées et venues.

"J'ai laissé là pour New-York, où il faisait bien chaud après une traversée de vingt-sept jours, nous sommes arrivés à la Nouvelle-Orléans. Pour s'y rendre, il a fallu remonter le Mississipi, dont l'embouchure est à trente-six lieues trois-quarts de la ville. Ce fleuve est profond, roule ses eaux boueuses avec rapidité, emportant avec lui des quantités immenses d'arbres. Pour boire ses eaux sans encourir aucun incident (fâcheux), il faut les laisser reposer environ une demi-heure...

"La ville est longue, étroite, mal bâtie et malpropre. C'est le rendez-vous de toutes les nations, qui s'y montrent les plus impolies, les moins affables, les plus malhonnêtes possible. Le premier Jour de l'An, j'ai été constamment mélancolique et rêveur, nonobstant les efforts que je faisais pour ne pas laisser découvrir le trouble qui agitait mon âme.

"J'ai laissé là pour New-York, où il faisait bien chaud, le 4 février 1837, et, après une traversée de soixante-dix-huit jours, nous sommes arrivés au Havre de Grâce, ville française bâtie sur la Seine inférieure. La traversée a été des plus dures. Nous avons eu beaucoup de grêle, de neige, de pluie et de gros vent".

Il décrit alors une terrible tempête et continue:

"J'ai laissé le Havre le 26 mai, et, après soixante-et-un jours de passage, nous sommes arrivés à la quarantaine, où nous fûmes trois jours. Nous avions cent cinquante passagers suisses et huit français. Enfin, le 29, je suis arrivé à New-York, où le temps est très chaud . . .

"Hier, pour faire changer la moitié de mon argent—dix louis— j'ai été contraint de perdre quatre piastres. Il y a ici des billets de 6¼, 12½, 25, 50 sols. Je vous en envoie un de chaque dénomination . . .

"Je pars ce soir pour Albany . . . Vous trouverez peut-être importun que je vous demande encore de présenter mes amitiés à mes intimes, sans oublier Ignace Dugal et ses parents" (4).

Cette épître est signée "E. Darveau, marin". Quant à Ignace Dugal, c'était son *fidus Achates,* son ami intime et très proche voisin à Québec, dont nous retrouverons maintes fois le nom sous sa plume.

---

(4) Lettre écrite à New-York.

Car, nous pouvons le dire dès maintenant, le jeune Darveau devait constamment faire preuve d'un coeur aimant, d'un coeur dont la fidélité était incomparable, et lorsque, plus tard, les exigences de sa vocation finalement suivie l'eurent à tout jamais éloigné des siens, il leur écrivait encore:

"Je vis au sein de ma famille, en ce que je m'occupe souvent d'elle, et que je me rappelle tous les jours les témoignages innombrables d'affection et de tendresse que j'en ai reçus, en ces jours mêmes où des nuages d'une jeunesse pétulante et inconsidérée obscurcissaient ma vue (5), et présentaient à mes regards un obstacle qui me dérobait les beaux sentiments qu'elle entretenait à mon égard. Je vis au sein de ma famille en ce qu'elle pense, j'en suis sûr, à moi très fréquemment, et qu'elle m'aide du secours de ses prières. Elle m'aime et elle m'estime et je lui assure réciprocité" (6).

Mais revenons aux faits et gestes de notre Canadien errant.

Il y avait quelque deux ans que E. Darveau, marin, courait ainsi les mers sur un bateau à voile lorsque, un jour de 1838, son capitaine le trouva sur le pont, couché sur le dos entre deux baquets d'eau.

—Que fais-tu là? demanda son supérieur.

—J'examine la hauteur du soleil, répondit Edouard (7).

—Comment, fit le capitaine, connais-tu ces observations-là?

---

(5) Allusion évidente au différend qu'il avait eu avec son père.

(6) D'une lettre écrite le 18 mai 1841, au fort la Cloche.

(7) "Je prends la grosseur du soleil", dit notre informant. C'était évidemment une observation astronomique de nature un peu primitive, destinée à faire connaître la position du bateau sur la mer.

—J'ai fait tout mon cours d'études, dit tranquillement le jeune homme.

—Dans ce cas, viens avec moi.

Le capitaine le prit alors dans sa cabine, lui parla comme à un vieil ami, et le regarda dès lors comme un homme destiné à de grandes choses, jusqu'au jour où Edouard, peut-être sur l'avis de son nouveau protecteur, crut devoir reprendre le cours de ses études ecclésiastiques, en abordant celles de la théologie.

Cette dernière devait être une tâche assez peu engageante pour un esprit quelque peu volontaire, habitué au grand air des mers; un esprit qui a secoué le joug de toute restreinte mentale, au point d'avoir perdu l'habitude de tout raisonnement serré. Il y a loin entre la considération des conditions atmosphériques et les syllogismes abstrus de la science des sciences, qui a pour objet Dieu lui-même, les attributs divins et tout ce qui s'y rapporte.

Mais qui veut la fin veut les moyens. La théologie est l'avenue indispensable qui conduit au sacerdoce. Toute difficile que soit son acquisition, il faut la tenter sous peine de manquer sa vocation.

Aussi voyons-nous notre matelot temporaire, une fois rentré à Québec, demander à son père de l'accompagner au Grand Séminaire, pour appuyer auprès de qui de droit sa demande d'admission dans cette institution.

Mais M. Daveau, aîné, avait, lui aussi, de la tête. Il refusa net. Edouard avait de lui-même faussé compagnie à sa vocation, en quittant les hauteurs du vieux Québec, qu'il y retourne maintenant tout seul!

Mais cette fois il n'y avait plus de place pour les hésitations dans son coeur. Il était bien déterminé: coûte que coûte, il lui fallait reprendre le chemin qui aboutissait à la

prêtrise. Il partit donc seul pour le Grand Séminaire. Il était à errer dans ses corridors sans savoir à qui s'adresser, lorsqu'il rencontra une ancienne connaissance.

—Tiens, c'est toi, Edouard; que fais-tu là? demanda son ami d'autrefois.

—Je cherche quelqu'un qui me présente à Monseigneur, dit-il.

—A Monseigneur l'Evêque (8) ? Pourquoi donc ?

—Je voudrais terminer mes études ecclésiastiques, en vue d'être ordonné prêtre.

—Oh! alors c'est moi qui vais te présenter à Sa Grandeur. Viens avec moi.

Mgr Signay reçut l'ex-matelot avec bienveillance, et lui promit de l'ordonner quand le temps en serait venu, mais à une condition.

—Laquelle? Monseigneur, demanda Edouard, haletant.

—C'est qu'une fois prêtre vous vous consacrerez à l'oeuvre des missions.

Rompu à la fatigue, aux privations et aux misères de toutes sortes par ses deux années d'un noviciat de nature plutôt insolite, le jeune homme promit tout ce qu'on voulut. Le premier octobre 1838, il entrait donc au Grand Séminaire, où nous le voyons pendant les années 1839 et 1840 entières (9) ainsi qu'au commencement de 1841.

---

(8) Mgr Signay, l'Ordinaire de ce temps-là, n'était encore qu'évêque. Il devait être promu archevêque six ans plus tard (4 décembre 1844).

(9) Nous devons ces renseignements à l'obligeance de l'abbé Napoléon Morissette, des Archives de l'Université Laval de Québec.

Le 21 février de cette dernière année, il se prosternait définitivement sur les dalles du sanctuaire, et recevait l'onction qui fait les prêtres selon l'ordre de Melchisédech (10). Dès le lendemain, il quittait le séminaire.

Ainsi qu'il devait l'écrire plus tard, l'appel que Dieu lui avait adressé n'était pas resté sans réponse. A l'instar du jeune Samuel, il avait écouté la voix du Ciel et y avait correspondu. En même temps, sa famille jubilait. Même son père, qui était dès lors pleinement réconcilié avec lui, était fier de son fils.

Et à bon droit. En effet, quel est le plus grand honneur pour un père bien né que d'avoir un prêtre parmi ses enfants! Nos bons Canadiens le sentent, même dans les jours dégénérés que nous vivons; à combien plus forte raison devaient-ils apprécier pareil honneur il y a près d'un siècle!

Prêtre pour l'éternité, il ne lui restait plus qu'à accomplir sa promesse, et se faire missionnaire.

---

(10) IV, **Hebr.**, V.

II

VERS LES MISSIONS

Trois mois seulement après sa naissance, près de deux mille milles à l'ouest de Québec, où M. Darveau eut son berceau, avait éclaté (19 juin 1816) un conflit qui, tout en ensanglantant les environs du fort Garry, chef-lieu de la naissante colonie de la Rivière-Rouge, avait attiré l'attention sur l'état déplorable résultant de l'absence de toute religion dans ces parages, occasionnant par là la fondation d'une Mission aussi difficile que méritoire.

Ce conflit sanglant est connu dans l'histoire sous le nom de bataille de la Grenouillère, au cours de laquelle des Métis français, qui commençaient à s'affirmer comme unité ethnique, avaient tué, avec leur chef Semple, pas moins de vingt Anglais affiliés à la compagnie de la baie d'Hudson, ou prenant parti pour elle (1).

Pour rendre impossible le retour de pareilles hostilités, un apôtre, accompagné d'un prêtre qui devait l'aider pour im-

---

(1) Cf. Morice, **Histoire de l'Eglise dans l'Ouest Canadien.**, vol. I, chap. II.

planter l'Eglise sur ces plaines lointaines, se rendait, deux ans plus tard, près de l'ancien champ de bataille, où il arrivait le 16 juillet 1818. Le premier était Messire Joseph-Norbert Provencher, le second l'abbé Joseph-Nicolas-Sévère Dumoulin, qui ne devait y rester que cinq ans.

Après quelques années de tâtonnements, années de solitude pour des gens de leur éducation, de dénuement et de sacrifices autant que de zèle et de rudes labeurs, les assises de cette pénible fondation furent couronnées par le sacre du premier, le 12 mai 1822, gage d'une continuité dès lors assurée, nonobstant les difficultés du premier quart de siècle. Chose à peine croyable, le nouvel évêque n'avait pour tout clergé qu'un seul prêtre, son compagnon des premiers jours, qui allait le quitter l'année suivante pour rentrer au Bas-Canada, plus un ecclésiastique encore simple minoré, M. Jean Harper, Canadien français malgré son nom, qui devait lui-même retourner dix ans après à sa ville natale de Québec.

Naturellement d'autres, mais combien peu nombreux! succédèrent à ces deux pionniers aux côtés du prélat, mais ce n'était jamais pour longtemps. La distance du clocher de la paroisse natale et les privations extrêmes des missions de la Rivière-Rouge ne semblaient sourire à personne au Bas-Canada, aujourd'hui la province de Québec.

Dans un moment de généreuse abnégation, quelques prêtres vinrent bien travailler dans cette vigne lointaine du Bon Maître; mais, "après un séjour de quatre ou cinq ans, rarement plus, ils avaient l'un après l'autre échappé au contrôle de l'évêque local. En sorte qu'on en vint à se demander si la race qui avait donné tant d'explorateurs et de hardis voyageurs à l'Ouest possédait réellement des ecclésiastiques avec assez de dévouement pour suivre ces pionniers et sauver leurs âmes, ainsi que celles des tribus sauvages au sein desquelles ils s'étaient établis" (2).

---

(2) **Ibid.**, pp. 303-04.

Il y avait pourtant une exception, celle de l'abbé Georges-Antoine Belcourt, homme capable et plein de zèle, qui fut le premier prêtre du pays à se consacrer exclusivement à la rédemption de la "nation misérable" des Sauteux, ainsi que l'appelait Mgr Provencher lui-même (3). Mais, alors que d'autres missionnaires retournaient dans l'Est quand on eût voulu les garder dans l'Ouest, une suite d'incidents forcèrent celui-là à les imiter bien malgré ses inclinations personnelles, et sans susciter des regrets trop cuisants.

C'est peu après que fut ordonné le premier prêtre qui ait voulu consacrer sa vie entière au service des pauvres délaissés de la Rivière-Rouge et des régions tributaires de la baie d'Hudson, notre abbé Darveau qui, petit de taille, était grand de caractère, aux dispositions généreuses et d'un dévouement à toute épreuve, ainsi que nous allons présentement le voir.

Il n'était pas plus tôt entré dans la milice sacerdotale, qu'il offrit ses services pour les missions de l'Orégon, alors l'*Ultima Thule* des Canadiens, qui, de fait, pouvaient considérer ce pays comme le bout du monde, puisqu'ils ne pouvaient aller plus loin dans l'Ouest. La Providence ne le destinait pourtant pas à des régions si éloignées, le manque de place libre dans la "brigade" (4) de chevaux de la compagnie de la baie d'Hudson devant changer le théâtre de ses travaux apostoliques.

Il n'eut pas moins tout le mérite d'un exil si éloigné, puisqu'en quittant Québec, il croyait se mettre en route pour la nouvelle mission indienne sur les bords du Pacifique. D'où l'émoi que causa son départ dans la bonne ville de Québec. Et cet émoi était, pour lui comme pour tout le monde, doublé

---

(3) Lettre à Mgr Plessis, 15 août 1818.

(4) On appelait de ce nom, du temps des traiteurs de fourrures, tout assemblage de canots ou de chevaux chargés pour le transport des marchandises.

du fait bien connu que sa mère était gravement malade, et qu'il ne la reverrait jamais plus sur la terre.

En attendant, il restait près du curé de S. Roch et remplissait les fonctions de vicaire dans sa propre paroisse natale.

Il a laissé du voyage qu'il devait bientôt entreprendre un journal demeuré inédit. Pour cette raison, nous nous proposons d'y faire de copieux emprunts, ou du moins de l'utiliser largement dans les pages qui vont suivre.

Ayant été, le 11 avril 1841, averti par son évêque d'avoir à se préparer à cette longue course, le jeune prêtre agit en conséquence et, le dimanche de la Quasimodo, il fit part de la nouvelle aux paroissiens de S. Roch. Les quelques semaines qu'il avait passées au milieu d'eux lui avaient acquis les sympathies de tous. Aussi, l'annonce de son prochain départ fut-elle le signal d'une explosion de sanglots, qu'il ne peut lui-même passer sous silence dans ses notes de voyage.

Le lendemain, il chanta une messe spéciale pour attirer les bénédictions du Ciel sur lui, à l'issue de laquelle il reçut quantités de cadeaux, argent et effets au montant de plus de trente-deux livres sterling. Puis, le 19 avril, il montait en voiture avec son père, cette fois fier de lui, et partit accompagné de vingt-cinq à trente voitures. Il était en route pour la Rivière-Rouge, et ne devait plus revoir ni les lieux ni les personnes qu'il chérissait tant.

Nous ne pouvons le suivre dans les mille et un détails d'un trajet aussi long que pénible. Contentons-nous des principaux points.

Son "cher papa", comme il l'appelle, son frère Théophile (5) et son "tendre ami Ignace Dugal avec les bons citoyens de

---

(5) Il ne mentionne jamais Charles; peut-être était-il absent.

S. Roch" lui firent la conduite jusqu'à l'Ancienne-Lorette, après quoi il fut laissé à ses propres ressources et au tourment de ses violentes émotions, au cours des visites qu'il fit en route à ses anciens amis, qu'il quittait pour toujours.

Comme on le sait, le voyage proprement dit commençait à Lachine, sur le S.-Laurent, et devait s'accomplir en canot d'écorce de bouleau dirigé par des employés de la compagnie de la baie d'Hudson, les grands traiteurs de fourrures du temps, dont le grand chef, sir George Simpson, avait ménagé une place gratis au prêtre.

La brigade n'était pas très importante, n'étant composée que de trois canots sous les ordres d'un M. Donald Manson, "bourgeois" qui n'était pas des plus commodes (6), avec lequel le nouveau missionnaire s'entendit toujours bien, ce qui dit beaucoup en faveur de son tact et de sa patience.

Il ne fut pas si content de ses propres nationaux, qui manoeuvraient les canots. Dès le départ, 1er mai, il trouva l'équipage "un peu ivre". "Tout allait mal", ajoute-t-il. Peinture de moeurs: un Canadien était payé pour accompagner la brigade jusqu'au Sault Ste-Marie, et "faire attention à ce qu'aucun ne déserte".

Au lac des Deux-Montagnes, le parti essuya un gros vent, et campa sur l'île aux Tourtes. Là M. Darveau s'aperçut qu'il avait dû oublier sa tente à Lachine, et voulut camper sur son "parlart". Mais l'un des officiers, un M. Christie, ne le permit pas, et lui donna l'hospitalité de sa propre tente—attention qui montre que le jeune prêtre s'était déjà conquis l'estime de ses compagnons anglais.

Le lendemain, sa tente fut retrouvée dans les bagages.

---

(6) V. Morice, **History of the Northern Interior of British Columbia**, chapitres XVI et XVIII.

Autre peinture de moeurs: incident significatif des jours où florissaient les fameux "voyageurs". Le 7 mai, un homme pris de boisson se jeta à l'eau, pour échapper à la prison du canot qui l'empêchait d'avoir ses coudées franches. Il en fut quitte pour un refroidissement bien conditionné—l'eau étant glacée—car on le repêcha. Mais on le laissa se morfondre dans ses habits congelés.

Un jour plus tard, on aborda à une place où un individu s'engagea pour le voyage malgré sa femme. Abandonnée de son mari, la malheureuse le suivit en pleurant de halte en halte, jusqu'à ce que le bourgeois, indigné d'un pareil manque de coeur (7), l'eût mis en demeure de débarquer.

Ces divers incidents nous disent mieux que n'importe quel exposé jusqu'à quel degré de sauvagerie peuvent descendre des gens qui ont volontairement brisé avec la religion, préférant la vie mouvementée et irrégulière de l'Indien aux contraintes de la civilisation. M. Darveau en fut naturellement fort mal impressionné, et, autant pour faire du bien à ses compagnons que pour s'initier aux labeurs de l'apostolat auxquels il devait se livrer dans l Ouest, il réunit chaque soir autour de sa tente, pour la prière et de courtes exhortations familières, les membres du triple équipage qui, remarque-t-il lui-même, "n'avaient pas été choisis parmi les plus saints" (8).

En même temps, il savait se rendre utile même au point de vue matériel, et nous le voyons, aux alentours de la ville de Bytown (9) agrémentés (?) de chutes et de rapides, se dévouer à remplacer à l'aviron "deux ou trois pagayeurs qui ne valent rien".

---

(7) Sans son mari, cette femme était vouée à une mort certaine, dans le désert où elle l'avait accompagné.

(8) **Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,** janv. 1842, p. 38. Son propre canot n'avait pas moins de quatorze hommes, à lui seul.

(9) Aujourd'hui Ottawa.

Plus loin, au lac Nipissing, il eut la consolation d'accomplir un travail plus en harmonie avec son caractère sacré. Le 15 mai, il baptisa une petite sauvagesse, avant-goût des joies qui, à côté de déboires sans nom, l'attendaient à la Rivière-Rouge et ailleurs. Puis, deux jours après, on entrait dans le grand lac Huron.

Plus loin encore, il eut l'occasion d'écrire à sa famille, et se crut obligé de s'excuser de l'avoir quittée. "Malgré l'estime que je vous porte", disait-il, "il m'a fallu me séparer de vous; mais, vous le savez, en ce faisant j'ai obéi au cri de la conscience, à la voix de la religion, à la volonté divine" (10).

Vint alors la fête de l'Ascension. "Quelques-uns de nos mangeurs de lard (11) l'ont célébrée par des rixes", déplore le bon prêtre. Puis une terrible tempête, un ouragan en règle se déchaîna: pluie, vent, grêle, tonnerre. Malgré tout, "parfaite ivresse" pour plusieurs hommes, au point qu'incapables de faire leur ouvrage, il fallut camper avant le temps. Toujours la même histoire: des blancs devenus sauvages, des chrétiens s'adonnant aux pires faiblesses des païens.

Le fort du Pic, que le parti atteignit ensuite, était alors sous la direction d'un M. Thomas McMurray. Il reçut très bien les voyageurs. Son établissement était, d'après M. Darveau, entouré d'une "palisse" formée de piquets de douze à quinze pieds de hauteur plantés en terre, pour se protéger contre les agressions possibles des Indiens qui venaient troquer leurs fourrures contre les nécessités de la vie civilisée: poudre, balles et plomb, thé, habits, etc.

Mais les Indiens, ou du moins les sauvages, n'habitaient pas tous dans les forêts avoisinantes. Au fur et à mesure

---

(10) Journal, 18 mai, 1841.

(11) Sobriquet par lequel on désignait les employés de la compagnie de la baie d'Hudson, surtout, originellement, ceux qui n'étaient pas encore endurcis au métier.

que notre brigade de canots avançait, ses membres semblaient prendre à coeur de se montrer de moins en moins civilisés. Ce n'étaient maintenant plus guère parmi eux que disputes accompagnées de sévices. Ainsi, le 8 juin, le chroniqueur se voit obligé de noter "une très grosse pluie, qui n'a pas empêché deux de nos hommes de se battre, malgré mes efforts pour les retenir".

C'est dans ces conditions peu pacifiques qu'on arriva à ce qu'il appelle le fort Saint-François (12). On était au 13 juin. La brigade avait dès lors atteint la partie occidentale du pénible itinéraire qui menait dans l'Ouest. Si pénible, en effet, était ce trajet qu'il serait impossible au touriste moderne qui parcourt les mêmes solitudes rocailleuses et boisées, bercé par les confortables sièges de nos luxueux vagons, de se faire une idée, même approximative, des difficultés sans nombre dont la route de l'est à l'ouest était hérissée, au temps où les traiteurs de fourrures avaient le monopole des transports par cette voie.

Sur les lacs, vents contraires et ennuyeuses rafales, tempêtes dangereuses, sinon ouragans destructeurs étaient trop souvent à l'ordre du jour, sans compter la gêne continuelle des membres confinés dans l'étroit espace du canot. Une fois une pièce d'eau traversée, il fallait transporter à dos non seulement son embarcation, mais toute sa cargaison composée de ballots du poids de quatre-vingt-dix livres en moyenne, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à un autre lac. Et cette opération se répétait plusieurs fois dans une journée, alors que l'ouvrage des bras et de l'aviron succédait à celui des jambes et du dos.

Pendant l'opération du transport à pieds le long de ce qu'on appelle un portage, les bourgeois et le prêtre n'étaient

---

(12) En réalité, le fort Frances, (en français Françoise), nommé en l'honneur d'une dame, non pas d'une sainte.

naturellement pas astreints à la fatigante besogne des manoeuvres; mais la simple décence dictait souvent au dernier d'aider les porteurs, n'eût-ce été que pour ne pas être trop à charge à autrui.

Ajoutez à cela les intemperies de la saison, la pluie qui doublait presque le poids des fardeaux, la neige et la grêle qui vous fouettaient le visage, sans compter les pierres aiguës et autres obstacles dont le sol était jonché, et vous commencerez à comprendre les fatigues d'un pareil trajet.

Ces difficultés devenaient maintenant presque toutes choses du passé, du fait qu'on venait de traverser la hauteur des terres qui sépare l'Est de l'Ouest, et qu'on n'avait dès lors qu'à descendre.

Aussi voyons-nous dans le parti comme un renouveau de courage et d'ardeur au travail, et finalement, le 22 juillet 1841, à une heure et demie de l'après-midi, on arrive en vue de la cathédrale catholique, la fameuse église aux tours jumelles chantée par le poète américain Whittier (13), où Mgr Provencher a son siège épiscopal.

"A cette vue", écrit sa nouvelle recrue, "mon coeur tressaillit bien bien fort, et, une demi-heure plus tard, je me jetais aux pieds de Sa Grandeur." Le jeune prêtre avait trouvé son nouveau père, son supérieur pour la vie, celui qui devait dès lors lui tenir la place de Dieu sur terre.

C'était en la fête de sainte Madeleine, que beaucoup de femmes du pays avaient suivie dans son péché, et auxquelles il allait proposer de l'imiter dans sa pénitence, ou du moins dans l'amendement de sa vie.

---

(13) Dont le lecteur pourra trouver la traduction de son poème Appendice G., second vol. de notre **Histoire de l'Eglise dans l'Ouest.**

III

PREMIERS TRAVAUX

Inutile de faire remarquer que le nouveau missionnaire fut le bienvenu à Saint-Boniface. Les prêtres y étaient si rares et les besoins si pressants dans le pays!

L'un de ses premiers soins fut naturellement de s'orienter, de se familiariser avec la vigne qui allait lui être confiée. Il s'enquit des habitants de l'Ouest. A part quelques rares Canadiens, sa population se composait surtout de Métis français et anglais, les premiers tous catholiques, les seconds en majorité protestants, les uns et les autres semi-sédentaires et vivant de chasse et de pêche, tout en cultivant de tout petits champs de céréales.

Très honnêtes, bons, simples et confiants, les Métis français, les seuls dont Darveau allait s'occuper, étaient en même temps assez frivoles, friands de plaisirs et plutôt faibles devant la tentation. Vu leurs grandes chasses au bison et leur partialité pour les grandes plaines, il était assez difficile de les instruire comme on l'aurait voulu.

A côté d'eux, mais au large, se tenait, nomade, la population aborigène du pays. De l'est à l'ouest, ses bandes étaient

composées de Muskégons, qui avaient pour habitat les marais (muskegs) qui s''étendent, d'une manière plus ou moins intermittente, des lacs Winnipeg et des Bois à la baie d'Hudson. dans les bassins des rivières Nelson, Hayes et Severn, jusqu'à la hauteur des terres qui les sépare du bassin du lac Supérieur.

Ils formaient une division de la grande tribu sauteuse. dans laquelle M. Darveau allait surtout travailler. Ses terres de chasse se trouvaient au sud et à l'ouest de celles des Muskégons, qui, peut-être à cause de leur voisinage de postes de traiteurs de fourrures, se sont montrés susceptibles de certains progrès matériels.

Quant aux Sauteux proprement dits, c'étaient des sauvages encroûtés dans leurs vieilles superstitions, sans aucune ambition d'amélioration matérielle ou spirituelle, des êtres dégradés qui n'aimaient de notre civilisation que son whiskey, et ne se souciaient nullement de notre sainte religion, qu'ils sentaient trop contraire à leurs vices et observances superstitieuses pour ne pas la regarder comme la grande ennemie à éviter, sinon à combattre.

Plus à l'ouest encore, erraient les nomades de l'importante famille crise, leurs parents un peu moins bas dans l'échelle sociale, tout en restant difficiles à convertir, et, non loin des montagnes Rocheuses, il y avait en outre ces fiers guerriers qu'on appelait Pieds-noirs, pour lesquels le catholicisme était encore un parfait inconnu.

A ces divers aborigènes, il fallait encore ajouter les Assiniboines, Indiens qui n'étaient pas absolument originaires du pays, mais formaient une branche de la famille siouse des Etats-Unis. Ces sauvages avaient longtemps eu leur habitat dans la vallée de la rivière à laquelle ils ont donné leur nom, mais ils se sont depuis retirés de plus en plus vers l'ouest, au point que leurs bandes touchent maintenant aux contreforts des montagnes Rocheuses.

Religion et civilisation sont deux choses qui n'ont jamais eu beaucoup de charmes pour eux. Notre nouveau missionnaire n'eut jamais rien à faire avec eux. Le théâtre de ses travaux allait être exclusivement ce que nous appelons aujourd'hui le Manitoba, de Saint-Boniface au lac Winnipegosis inclusivement.

Ce dernier, dont le nom signifie Petit-Winnipeg, n'en est pas moins une belle pièce d'eau, qui s'étend à peu près du sud au nord, parallèlement au grand lac Winnipeg (1), et a une longueur maximum de cent trente milles sur de quinze à vingt. Vu les nombreuses baies dont ses bords sont découpés, sa circonférence atteint quelque chose comme cinq cent soixante-dix milles. La plus fameuse de ces baies est la baie aux Canards, à quelque douze ou treize milles de la Mission moderne de Camperville, et à cent soixante de Saint-Boniface.

C'est là, au Pas et à Saint-François-Xavier, sur l'Assiniboine, que devait surtout s'exercer le zèle de M. Darveau.

En attendant, notre apprenti missionnaire, arrêté à Saint-Boniface par la nécessité de se préparer à sa glorieuse carrière, demeurait à la ville épiscopale—quelques cabanes, un évêché avec sa cathédrale et un couvent—et étudiait la langue des Sauteux sous l'abbé Belcourt (2), leur premier apôtre. Il passa là et dans les environs quelque six mois, pendant lesquels il put acquérir les rudiments de cet idiome, assez pour commencer leur évangélisation au moins par des catéchismes préparatoires aux sermons qu'il devait leur donner plus tard.

Puis il partit pour la baie des Canards, qui, berceau de sa vie apostolique, devait plus tard momentanément devenir son tombeau.

---

(1) Qui veut dire: eau sale.

(2) Qui en a laissé un dictionnaire manuscrit.

Le passage suivant d'une lettre du vétéran des missions, qui fut en même temps son professeur et guide en linguistique indienne, homme qui n'était rien moins que porté à l'adulation, dira l'impression que le nouveau venu avait déjà produite dans l'Ouest. M. Belcourt écrivait peu après l'arrivée de celui-ci, c'est-à-dire le 3 août 1841:

"Quoique je n'aie vu notre nouveau collaborateur, M. Darveau, que deux fois, et seulement en passant, j'ai cru reconnaître en lui beaucoup du caractère d'un bon missionnaire. Son zèle me paraît tel qu'il le mettra, du premier coup, au-dessus de toutes les privations inséparables du ministère qu'il va exercer, et il me paraît assez intrépide pour pouvoir se présenter de sang-froid dans un camp sauteux lorsqu'il saura la langue" (3).

La baie des Canards était, nous venons de le voir, un point du lac Winnipegosis où il n'y avait ni poste de traite ni village indien, lieu pourtant en grande réputation chez les Indiens, à cause de ses facilités naturelles de pêche et de chasse, que rendait doublement cher au coeur du sauvage le nombre des ancêtres qui s'y trouvaient enterrés (4).

Le nouveau missionnaire s'efforça de toucher des coeurs glacés et de convertir à la foi catholique des âmes qu'aucune attraction naturelle ne portait aux choses du ciel, des Indiens qui étaient de plus pas mal embarrassés en présence de prétentions contradictoires de systèmes religieux qui, malgré leur diversité, leur étaient présentés comme ayant un droit égal à leur plus stricte attention—les ministres protestants ayant, eux aussi, passé par là.

---

(3) **Rapport sur les Missions, ibid.,** juil., 1845, p. 100.

(4) Depuis l'arrivée des blancs. Auparavant, ils laissaient leurs morts juchés dans les arbres, ou sur des échafaudages.

De fait, l'un d'eux, ministre anglican du nom d'Alexandre Cowley, le premier, d'après Alexandre Ross (5), qui eût "levé le pied en faveur des sauvages depuis le départ de M. West" (6), jetait alors dans le voisinage les fondations d'une station rivale, qui ne devait pas peu contribuer à désorienter les pauvres Indiens, et les rendre incertains sur la voie qu'ils avaient à suivre.

Néanmoins, les premiers travaux de M. Darveau ne furent pas tout à fait stériles. Mais toutes ces différences dans le *Credo* et les observances journalières, trahies maintenant par la prédication du ministre, étaient comme une énigme pour l'esprit des aborigènes. Comme le dit l'un de leurs chefs au prêtre: "Tu nous affirmes qu'il n'y a qu'une religion qui puisse sauver, et que c'est toi qui l'as; M. Cowley nous assure que c'est lui qui l'a: lequel de vous deux blancs dois-je croire?"

Puis, se ravisant après une longue pause, pendant laquelle il avait fumé son calumet et conféré avec ses gens:

— Je vais te dire la résolution que mes gens et moi venons de prendre, reprit-il. C'est celle-ci: Quand vous vous serez mis d'accord tous les deux et que vous suivrez la même voie, nous voyagerons avec vous. Jusqu'alors nous garderons notre religion à nous" (7).

L'activité des missionnaires catholiques, et partant de notre héros, comportait non seulement du zèle et du dévouement, mais aussi des dépenses considérables, d'autant plus que, à cette époque, on croyait nécessaire de suivre la coutume générale du pays, et de payer le moindre service dû à des

---

(5) Ecossais qui, après avoir passé quelques années en Orégon, s'établit à la Rivière-Rouge, dont il écrivit une soi-disant Histoire, en réalité l'histoire de ses nationaux et des Anglais de ce pays.

(6) Le premier ministre anglican au pays, qu'il avait quitté en 1823, après moins de deux ans de séjour.

(7) **The Red River Settlement,** p. 74; Londres 1856.

Indiens si réfractaires qu'ils eussent autrement laissé le missionnaire dépourvu des choses les plus nécessaires à la vie.

Le louage des canots et de leurs équipages était aussi l'occasion de dépenses qui laissaient à sec la bourse du pauvre prêtre, et chaque fois qu'il était question de bâtir, ceux qui devaient profiter des constructions aidaient fort peu à solder les frais qu'elles entraînaient, si tant est qu'ils donnassent la moindre chose dans ce but.

Et pourtant les ressources de l'évêque catholique étaient si minimes qu'il se voyait obligé d'épargner, au point qu'on était parfois tenté de le trouver parcimonieux. L'historien presbytérien Alexandre Ross dit à ce sujet:

"Il faut confesser que cette pauvreté des catholiques tourne beaucoup à leur honneur. Lorsqu'on se propose d'établir une mission et que le titulaire en est nommé, l'évêque lui donne dix livres pour s'outiller; puis il ajoute sa bénédiction, et l'affaire est bâclée" (8).

Mais les privations qui résultaient de cette pénurie étaient le moindre souci de M. Darveau, ainsi que tous les contemporains en témoignent. Au surplus, Ross n'est pas le seul auteur protestant qui ait noté les désavantages qui entravaient l'action du missionnaire catholique.

"Les prêtres catholiques eurent à surmonter de nombreuses difficultés", écrit Alexandre Begg, "et, à cause de leur pauvreté, ils ne purent étendre la sphère de leurs travaux aussi rapidement que les missionnaires protestants. Mais ce qui leur manquait en ressources matérielles était, chez eux, compensé par une persévérance pleine de dévouement, et

---

(8) **The Red River Settlement**, p. 292.

graduellement ils se frayèrent un chemin au travers des obstacles et des désappointements" (9).

Ce que les écrivains protestants ne disent point, mais ce qu'assurent tous les missionnaires catholiques, c'est l'usage peu honorable que les ministres firent souvent de leur argent. Leurs libéralités à des gens si mercenaires que les Sauteux sont la meilleure explication des quelques succès relatifs qu'ils obtinrent.

Mais leurs rivaux étaient tout disposés à les laisser jouir de pareils succès; car ils estimaient que des âmes achetées ne pouvaient être des âmes conquises, et bien souvent la permanence de ces soi-disant conversions se mesurait à la persévérance du ministre dans ses largesses.

Rien ne serait plus facile que de donner une foule d'exemples de ces coûteuses opérations. Les suivants devront suffire. Lorsque M. Darveau se fut introduit dans un certain camp sauvage avec un enfant qui lui servait de catéchiste, la première question qu'on fit à ce dernier fut à l'effet de savoir "combien de couvertures et de verges de draps le prêtre donne à ceux qui prient" avec lui (10).

Un peu plus tard, le 7 octobre 1843, lorsque le même missionnaire se préparait à quitter Le Pas, poste de la basse Saskatchewan, avec lequel nous aurons à faire plus ample connaissance, il répondit à une députation d'Indiens qui sollicitaient la présence continuelle d'un prêtre au milieu d'eux, qu'il en demanderait un pour eux, à condition qu'ils devinssent plus fervents. Ce à quoi l'un d'eux répondit: "Tu m'étonnes; le ministre est ici depuis trois ans: il habille tous les sauvages, il loge tous leurs enfants, et il n'en a pas plus que toi" (11).

---

(9) **Ibid.**, pp. 290-91. Le même auteur dit encore: "La mission protestante avait aussi des fonds à sa disposition, au moyen desquels M. Cowley pouvait nourrir et vêtir ses néophytes, tandis que le pauvre prêtre n'avait que l'instruction à leur offrir" (**op. cit.**, p. 291).

(10) **History of the Northwest**, vol. I, pp. 281-82; Toronto, 1894.

(11) **Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec**, juil. 1845, p. 90.

IV

PERSONNALITE

Donc tout lents qu'aient été d'abord les progrès effectués par les efforts de notre jeune apôtre, ils n'en furent pas moins réels, grâce à son indomptable énergie. Il pouvait même écrire, dès le commencement de 1843, qu'il venait d'ouvrir par le baptême les portes de l'Eglise de Jésus-Christ à douze personnes, tandis qu'il avait fait faire la première communion à deux autres (1).

Et son travail ne se bornait point aux missions indiennes. Les catholiques de ce qui est aujourd'hui le Manitoba étaient alors presque exclusivement des Métis français, parmi lesquels l'intempérance était la source de grands soucis pour leurs pasteurs. Lorsqu'il n'était point avec ses sauvages du Nord, M. Darveau était stationné sur la plaine du Cheval-Blanc, là où se trouve de nos jours la paroisse de Saint-François-Xavier, dont la population était exclusivement de sang mêlé.

IV.—(1) Ibid., ibid., p. 94. Du reste, pas n'est besoin des rapports des missionnaires catholiques pour établir ce fait; le témoignage si explicite de l'historien Alex. Ross doit suffire.

Cette population savait et parlait le français. Néanmoins, on peut dire que sa langue usuelle était le cris ou le sauteux, idiomes de ses ancêtres maternels, dont on se servait couramment dans l'intimité de la famille et même entre membres de la "nation métisse", comme on vint plus tard à appeler l'agrégat, l'ensemble, des Métis français.

Les Métis formaient déjà plusieurs groupes dans le pays. Mais le plus important était celui de Saint-François-Xavier, qui était aussi le plus ancien, après celui de Saint-Boniface. Quand les deux fondateurs de la Mission de la Rivière-Rouge arrivèrent dans l'Ouest, ils y trouvèrent deux centres de langue française, à savoir celui de la Fourche (plus tard St-Boniface) et celui de Pembina, à quelque soixante milles au sud.

Malheureusement, ce dernier, qu'on avait jusque-là cru en territoire britannique, ou du moins à cheval sur la frontière américaine, se trouva être au sud de celle-ci, partant dans une région sur laquelle la compagnie de la baie d'Hudson n'avait point juridiction.

Voulant conserver en territoire britannique autant de Métis que possible, un certain John Halkett, beau-frère et exécuteur testamentaire de lord Selkirk, fondateur de la colonie qui avait alors le fort Douglas pour centre, décida de faire émigrer ceux de Pembina dans les environs de la Fourche, ou Saint-Boniface.

C'était en 1822, alors que Mgr Provencher venait d'être sacré évêque de Juliopolis, et n'était pas encore de retour dans l'Ouest. De son côté, Halkett, qui venait de visiter le pays pour régler les affaires de la succession Selkirk, était reparti pour l'Europe et avait cru ne pouvoir mieux faire que de charger le nouveau prélat de cette tâche délicate, qui n'avait guère à faire avec les fonctions d'un évêque, ainsi que Provencher le lui fit lui-même remarquer dans une lettre qui

rendait bien claire sa répugnance à se mêler d'une affaire que l'Ecossais eût dû régler lui-même lors de son passage à Pembina.

Pourtant, pour l'amour de la paix, et en réponse à une nouvelle communication, qui équivalait presque à une sommation, Monseigneur de Juliopolis se rendit en janvier de 1823 chez les habitants de cette place, qui avaient déjà prêtre et église, et leur fit part et des exigences de Halkett et de son propre embarras. La Fourche ne pouvait alors nourrir ses propres Métis; pourquoi lui en chercher d'autres?

Il dut pourtant leur annoncer que, sous peine de paraître défier l'autorité civile, il allait être obligé de leur retirer M. Dumoulin, son ancien compagnon de voyage, lequel, à cause de cette décision, devait lui-même réintégrer l'été suivant sa paroisse natale de Sainte-Anne, sur l'île de Montréal.

En conséquence, quelques-uns vinrent s'établir dans les environs de Saint-Boniface; d'autres allèrent fonder une colonie de pêcheurs sur le lac Manitoba, tandis que la majeure partie, sous la conduite du Cuthbert Grant qui les avait dirigés dans la bataille de la Grenouillère, remontèrent l'Assiniboine, une vingtaine de milles de son embouchure avec la Rouge, et posèrent les fondations, sur la plaine du Cheval-Blanc (2), d'un centre qui, devenu paroisse régulière, allait s'appeler Saint-François-Xavier.

C'était au printemps de 1824.

Là du moins, sans avoir de suite de prêtre résidant, les Métis purent jouir du ministère de l'un ou de l'autre des très rares prêtres de Saint-Boniface, qu'on leur envoyait chaque samedi autant que cela se pouvait faire. M. Darveau fut l'un d'entre eux.

---

(2) Ainsi nommée, paraît-il, du fait qu'on y avait précédemment trouvé un cheval de cette couleur, qu'on assure avoir été rare dans le pays.

La petite colonie—car, même alors, ce n'était guère autre chose—comptait déjà de cent cinquante à cent soixante familles, logées dans d'humbles maisons en troncs d'arbre, entourées d'un acre ou deux de jardinages et d'orge ou d'avoine.

C'est là que, en dehors de ses missions indiennes, qui avaient ses préférences, M. Darveau exerça un double apostolat: pasteur d'âmes et apôtre de la tempérance.

A cette dernière phase de son ministère rendait témoignage son propre évêque, Mgr Provencher, caractère quelque peu austère qui ne connut jamais la flatterie.

"M. Darveau me dit qu'il a aussi prêché la tempérance", mandait le prélat, "et que presque tout le monde a donné son nom" (3). Par la tempérance, qu'on le sache une fois pour toutes, l'évêque catholique avait en vue non pas le renoncement à tout excès dans le boire (4), mais l'abstinence de tout breuvage un tant soit peu alcoolique.

C'était là sans doute une tâche assez difficile, dont pourtant la partie la plus laborieuse pour le prêtre n'était pas de faire prendre le *pledge,* mais de veiller à ce que les promesses faites fussent tenues. Pourtant cette opération n'était pas grosse de dangers physiques comme ceux qui accompagnaient parfois les excursions du missionnaire en quête d'âmes à sauver, ou à maintenir dans le droit chemin le long des grands lacs du Nord.

Dans l'été de 1843, Darveau était, contrairement aux prévisions de son programme et par suite des caprices de pagayeurs peu enthousiastes du travail, abordé à une île où il fut enchanté de retrouver quelques familles indiennes qui

---

(3) Lettre de Mgr Provencher; Hôtel-Dieu de Montréal, 19 avril 1844.

(4) Du latin **temperare,** qui ne veut pas dire s'abstenir, mais exclut la notion d'excès.

avaient précédemment refusé l'offre de son ministère, mais qui étaient maintenant bien disposées, probablement parce que flattées de l'attention spéciale dont témoignait à leurs yeux l'arrivée du prêtre pour leur profit exclusif.

Ayant été invité par elles à retourner les voir à un rendez-vous qu'elles lui donnèrent sur le même lac, le zélé missionnaire faillit perdre la vie en doublant un cap rocheux, une haute falaise contre les rampes abruptes de laquelle son frêle esquif fut à deux doigts d'aller se briser. Un bon cri du coeur vers Dieu, une éjaculation fervente et un appel filial à Marie, étoile de la mer, le sauvèrent apparemment d'une catastrophe imminente.

Si reconnaissant en fut le missionnaire que, avec l'enthousiasme de ses vingt-sept ans, il se mit immédiatement à gravir la falaise qui avait failli lui coûter la vie, et, comme pour défier l'auteur de tout mal, qui avait bien pu tremper dans cette tentative de destruction, il récita de tout coeur le *Te Deum,* qu'il fit suivre d'un bon *Salve Regina* (5).

C'est, nous l'avons vu, en 1843 que lui arriva cet accident qui, nous croyons pouvoir l'écrire sans exagérer, n'était qu'un entre plusieurs du même genre. Pareils dangers étaient presque le pain quotidien du missionnaire, et, connaissant l'intrépidité de M. Darveau comme nous la connaissons, il n'est que juste de supposer qu'il en eut plus que sa part légitime.

Etait-ce leur fréquence et la crainte qu'ils n'eussent pour lui de funestes résultats qui l'avaient porté à prendre une mesure pour laquelle on attend d'ordinaire plus longtemps? Toujours est-il que, l'année précédente, le missionnaire avait cru devoir dresser son testament, humble pièce qui dénotait un dénuement aussi grand qu'on pouvait s'imaginer. Nous le

---

(5) **Rapport**, juil. 1845, p. 91.

donnons *in extenso,* ce qui est d'autant plus facile qu'il est si court, ce qui, croyons-nous, n'en édifiera pas moins le lecteur. Le voici:

A. M. D. G.

"Le quinze août mil huit cent quarante-deux, j'ai fait le présent écrit, que je déclare être mon testament.

"Je veux être enterré sous les degrés pour monter au sanctuaire dans l'église de S. Boniface, à la Rivière-Rouge (6).

"Je donne mon chapelet de coco à mon ami Ignace Dugal, corroyeur à Québec, en Canada.

"Je donne à Monseigneur Joseph-Norbert Provencher, Evêque de Juliopolis, tout ce qui m'appartiendra à l'heure de ma mort (6), et Monseigneur paiera les dettes qui ne seront pas acquittées, aussi mon enterrement et mon service anniversaire.

"Telles sont mes volontés, pour l'accomplissement desquelles je nomme Messires Jean-Baptiste Thibault, Prêtre missionnaire dans le Nord-West *(sic),* et Sieur François Bruneau (7), cultivateur de la paroisse de S. Boniface de la Rivière-Rouge.

S. Boniface de la Rivière-Rouge.

(signé) J.-Ed. Darveau, ptre missionnaire

Copie certifiée authentique par Ls Laflèche (8), J.-A. Mayrand (9) et J.-N. év. de Juliopolis.

---

(6) Preuve péremptoire que M. Darveau avait bien l'intention de se dévouer jusqu'à la mort aux missions de S. Boniface.

(7) Métis remarquable par sa droiture, son intégrité et les charges honorables qu'il devait occuper dans la colonie. Il avait été instruit par Mgr Provencher.

(8) Plus tard évêque des Trois-Rivières.

(9) Au pays depuis 1838.

En attendant, M. Darveau se faisait nombre d'amis, dont l'un, de S. François-Xavier, devait plus tard partager son sort. Car, ainsi que nous l'avons vu il y a longtemps, ce digne prêtre était un homme de coeur, qui n'avait aucune difficulté à se gagner les bonnes grâces des uns et des autres, et, une fois gagnées, il demeurait fidèle pour la vie.

Parmi ces conquêtes pacifiques, il fallait compter ses propres parents, (si tant est qu'on ait jamais à conquérir ses parents) auxquels, soit qu'ils crussent réellement qu'il faisait peu de cas de leur attachement pour lui, puisqu'il les avait quittés comme de gaieté de coeur et sans la moindre émotion apparente, soit qu'il fût lui-même poursuivi de remords pour son escapade au sortir de ses études classiques, il écrivait en 1843 une belle lettre qui n'a jamais été publiée (10), et qui trahit si bien son caractère personnel, que nous sommes fier d'en offrir la primeur à nos lecteurs.

JESUS, MARIE, JOSEPH

"Mon cher Père. — J'ai reçu hier votre bien désirée lettre en date du onze avril 1843. Sa lecture a été bien agréable. Eh! pourrait-il en être autrement lorsqu'un fils reçoit des nouvelles d'un père chéri? Chaque fois que j'apprends quelque chose de ma famille, mon coeur palpite de joie, mon âme est enivrée de plaisir".

On avait dû émettre quelque doute à ce sujet, car il écrit plus loin: "On a cru que mon coeur était inaccessible à la piété filiale, que j'étais inexorable aux angoisses de ma famille. On s'est mépris; je suis sensible, j'aime, j'affectionne, je chéris les auteurs de mes jours, mes frères et soeurs, mes beaux-frères, ma belle-soeur, Ignace et mes amis. Mais mon affection pour mes parents est subordonnée à celle que je

---

(10 Probablement parce qu'elle est de caractère tout à fait intime.
(11) Matt., X, 37.

porte à l'Auteur commun de notre vie. La force que j'ai montrée à mon départ m'a été donnée de Dieu, qui me voulait missionnaire . . .

"Sa voix s'est fait entendre à mes oreilles comme au prophète Samuel. J'ai dit: Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. Il a parlé par la voix des supérieurs; devais-je hésiter à obéir? Si j'eusse négligé l'ordre, j'aurais entendu prononcer cet arrêt foudroyant de Jésus-Christ: Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Quel est le sort de celui qui n'est pas digne du Seigneur? C'est celui de l'ennemi de tout bien. J'espère que mon espérance me fera éviter ce triste sort, et que les petites anxiétés et fatigues qui accompagnent le missionnaire expieront les folies du jeune âge (12).

"Le sacrifice était grand pour moi; il était grand pour vous. Mais le verre d'eau donné au nom de Dieu mérite récompense. Espérons donc que, au jour des décisions, on s'entendra dire: Courage, bon serviteur, entrez dans le royaume des cieux".

Là-dessus, qu'on le remarque bien, pas un mot d'espoir de retour, de réunion même temporaire! Et après être entré dans des détails d'ordre purement personnel et familial, il continue:

"Vous vous imaginez peut-être que je suis mélancolique lorsque je suis plusieurs mois sans voir de prêtre et de Canadien? Mais non, la gaieté m'accompagne toujours. Je suis enjoué, content et rempli de consolations. Je me plais dans l'isolement. La mission que je cultive n'est qu'à cent vingtcinq lieues (13) d'ici. Je parle passablement le sauteux, mais

---

(12) Allusion à son escapade sur mer.

(13) Exagération dans la distance, pardonnable dans un temps où cette distance se parcourait si difficilement.

ne puis en saisir la prononciation (14), qui est difficile, qui varie et se module à l'infini. Je puis les instruire (les Sauteux) et les confesser".

Puis, faisant allusion au récent mariage de son frère Charles, il écrit:

"Il aurait pu trouver une plus belle personne; mais souvent belle figure voile triste cervelle. Il a recherché des qualités surtout de la vertu, voilà qui me réjouit". Et enfin: "Je souhaite que mon cher Théophile fasse un bon meublier (15), mais surtout un bon chrétien. Qu'il ne néglige pas la confession, où le chrétien puise les forces nécessaires pour bien vivre. La négliger serait ouvrir la porte à tous les désordres".

Le tout est signé:

"Aimez Jésus, aimez Marie". (Ligne en indien, puis:)

"Votre fils affectionné",

"J.-Ed. Darveau, ptre",

"Makate Okonage" (16).

Après cette belle épître, il serait bien inutile d'appuyer sur telle ou telle qualité de sa personnalité. Un véritable esprit de foi et de mortification, un coeur attaché aux siens et à ses amis, un zèle à l'épreuve de tout découragement y sont écrits en lettres de feu.

---

(14) Aveu qui honore son humilité, en même temps que sa véracité. Car trop nombreux sont ceux qui croient savoir une langue indienne après un ou deux ans d'étude. S'ils y ajoutaient deux ou trois ans, ils seraient en état de voir ce qui leur manque sous ce rapport.

(15) Menuisier.

(16) Probablement son nom indien. **Makate** veut dire noir.

V

CONTRARIETES

Nous avons vu notre héros en butte aux caprices des éléments sur l'eau. Ces dangers n'étaient pour lui que le prélude d'accidents plus sérieux. Mais, ainsi que son propre évêque devait lui-même l'écrire plus tard, M. Darveau était un homme qui "craignoit peu les privations qui sont presque toujours le partage d'un missionnaire" (1). L'aventure suivante, dont nous cueillons le récit dans notre *Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien,* suffira à montrer à quel point était fondée l'assertion du bon prélat.

Le 7 mars 1843, anniversaire de sa naissance à près de sept cents lieues de là, il était parti de Saint-Boniface pour la baie aux Canards, ses quartiers généraux dans le Nord. Lorsque, après mainte allée et venue, il eut atteint l'immense nappe d'eau sur les bords de laquelle ils se trouvaient, nappe qui dormait encore sous sa lourde couverture de glace, il laissa en arrière l'homme qui avait la charge de son traîneau (2), pour se diriger en toute hâte vers l'habitation d'un certain Pierre Chartrand, qu'il connaissait déjà.

---

(1) Lettre du 29 juil. 1844, **ap. Rapport,** juil. 1845, p. 101.

(2) A chiens, bien entendu.

Rien d'hospitalier comme le Métis, et cette vertu qui le distinguait aimait surtout à s'exercer en faveur de l'homme de Dieu, du prêtre, qu'il aimait comme son père et vénérait pour les sublimes fonctions qu'il remplissait parmi ses semblables. La satisfaction de se revoir devait donc être réciproque.

Peu après, une terrible tempête de neige, une effroyable poudrerie, comme on dit si bien au Canada, s'éleva soudain, apparemment de tous les points de l'horizon à la fois. Dans l'impossibilité de rien voir, alors que des tourbillons de neige lui fouettaient la figure et pénétraient dans les plis et replis de ses habits, l'imprudent voyageur fut en quelques instants désorienté, et se mit à errer à l'aventure, aveuglé par l'élément glacé, qui voltigeait en l'air sous la poussée d'un vent furieux.

C'était la mort qui le guettait, les affres d'une agonie sans pitié, auxquelles nombre de gens ont succombé, qui réclamaient leur victime. Pourrait-elle leur échapper?

Quand son compagnon arriva chez Chartrand, celui-ci apprit avec stupéfaction ce qui était arrivé. Il partit aussitôt à la recherche du missionnaire perdu, se demandant s'il le trouverait mort ou vif, vu qu'il aurait dû avoir depuis longtemps atteint son humble logis. Le calme s'était rétabli sur le lac, et la nature semblait se reposer des convulsions qui l'avaient bouleversée.

Et voilà que, après avoir longtemps erré sur la glace, où elle avait fait sentir son courroux, et fouillé du regard chaque accident du rivage, le Métis tomba soudain sur le prêtre, qui avait passé deux nuits et un jour sans feu ni le moindre morceau à se mettre sous la dent, au sein d'une tourmente à rendre fou, sinon à donner la mort.

Darveau ne perdit pas une minute à faire le récit de ses aventures, ou même à simplement dire un mot des souffrances qu'il venait d'endurer.

— Avez-vous quelque chose à manger? J'ai faim. Telles furent les paroles dont il salua Chartrand.

On aurait dit qu'il ne voyait rien qui fût digne de mention dans le fait qu'il venait de lutter avec la mort, et qu'il avait triomphé, là où tant d'autres succombent. Dans une lettre qu'il écrivit ensuite sur ce voyage et une autre qui la suivit, il n'eut point la moindre allusion à ce qui lui était arrivé, et se contenta de dire en passant qu'il avait beaucoup souffert au cours de cette tournée de quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix lieues (3).

Il n'y avait donc rien d'étonnant si même un homme prosaïque et positif comme était Mgr Provencher admirait les travaux de notre missionnaire. "M. Darveau a fait le bien partout où il a pénétré", écrivait-il (4). Et ceux qui savent combien sobre de louanges était ce prélat trouveront sans peine, dans cette appréciation de l'humble prêtre, comme un digne résumé de ses trop courts travaux, une couronne bien méritée en attendant la palme qui devait venir.

Arrivé à la baie des Canards, au printemps de 1843, Darveau employa son temps à évangéliser ceux des Sauteux qui consentirent à l'écouter, et, pendant l'été, fit quelques excursions le long du rivage du lac Winnipegosis en quête d'âmes à convertir..

Pas très loin de là, sur la Saskatchewan inférieure et un peu plus bas que l'embouchure de la rivière Carotte, se trou-

---

(3) Cf Morice, **History of the Catholic Church in W. Canada.** vol. I, p. 175.

(4) **Rapport,** juil. 1844.

vait Le Pas, ainsi nommé par les Français qui, avant la cession du Canada à l'Angleterre, y avaient établi un poste de traite, originellement connu sous le nom de Basquia, ou Pasquia, qui avait acquis une certaine importance commerciale.

A cette époque et longtemps après, la branche septentrionale de la Saskatchewan était connue comme la rivière du Pas, vocable que lui avait, dit-on, attribué le chevalier de Lavérendrye, en mémoire de sa mère, Marie-Anne Dandonneau du Sable de l'île du Pas (5).

La localité, qui conserva seule cette appellation, avait déjà reçu la visite du prêtre catholique depuis l'établissement de l'Eglise à la Rivière-Rouge. C'était l'abbé Norbert-François Blanchet, accompagné de M. Modeste Demers, les deux premiers apôtres de l'Orégon et de la Colombie Britannique respectivement, qui étaient passés par là, en route pour leurs champs d'apostolat, pendant l'été de 1838 (6).

---

(5) On s'est beaucoup chamaillé à propos de l'origine du mot Pas, appliqué à cette rivière et à la présente ville du Pas — nom que la plupart des écrivains canadiens transforment assez peu grammaticalement en "de le Pas", un affreux solécisme qui jure contre toute regle de la syntaxe française. Qui oserait dire de le Havre, de le Creusot, de le Mans, au lieu des seuls du Havre, du Creusot, du Mans connus de ceux qui savent les tout premiers rudiments de notre langue! Des Anglais voudraient dériver ce vocable de **Pasquia**, prétention que rien n'autorise, vu qu'on devrait alors prononcer **Pass**, erreur dans laquelle même les Anglais ne donnent point.

"Pas" est un vieux mot français, peu employé comme substantif ailleurs que dans les noms de place, qu'on pourrait comparer avec le mot **passage**. L'auteur de ces lignes est né dans une paroisse de France voisine du Pas (non pas de "le Pas", qui n'est point français). Et cette contraction est en elle-même la meilleure preuve que le vrai nom du lieu canadien en question est réellement "Le" Pas, puisque, d'après la grammaire française, "de le" se contracte en "du".

(6) Chacun de ces deux prêtres devait devenir évêque, et même apôtre, chacun dans sa sphère, sur les bords du Pacifique.

C'était le 4 août. Ils y restèrent la journée du lendemain dimanche, et y évangélisèrent les Cris, "sauvages des environs, qui parurent très bien disposés à recevoir le grain de la parole de Dieu", écrit le chroniqueur de leur voyage dans le *Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec* (7). Eu égard aux prétentions ultérieures des protestants en ce qui est de la priorité des missionnaires chrétiens à cette place, cette date est à retenir.

Ayant appris que les Anglicans de la Rivière-Rouge avaient l'intention d'envoyer un de leurs ministres au Pas, M. Darveau résolut d'aller voir lui-même s'il n'était pas possible de prévenir le représentant du schisme et de l'hérésie.

Un an ou deux auparavant, un Indien que l'on connaissait sous le nom d'Henri Budd (8) s'était établi à cette place, où il remplissait les fonctions de maître d'école et de catéchiste, sous les auspices de l'Eglise d'Angleterre. Etant donné ce qui devait arriver, nous laissons au lecteur à décider jusqu'à quel point il était judicieux pour cette secte de mettre un pur sauvage comme missionnaire, même temporaire, chez des sauvages tels que ceux qui fréquentaient la basse Saskatchewan et ses tributaires.

En se rendant au Pas, M. Darveau eut l'occasion de s'arrêter à un campement indigène, et l'un des deux hommes qu'il avait engagés et payés d'avance pour l'accompagner durant tout le voyage refusa d'aller plus loin. Ce n'était pas de bonne augure. Cet individu, aussi impudent que peu fidèle, demanda même au missionnaire des provisions qui, après la

---

(7) Janvier, 1840. Ledit chroniqueur appelle bien cette place le fort Constant, du nom de son principal habitant; mais il ne peut y avoir de doute qu'il ait eu Le Pas en vue.

(8) Budd était un natif de la baie d'Hudson, un pur sauvage que M. John West, premier ministre anglican de la Rivière-Rouge, avait emmené enfant, et dont il avait fait son élève.

perte pécuniaire qu'entraînait pour celui-ci son peu de parole, ne purent lui être accordées. Là-dessus, l'employé infidèle, Muskégon appelé Chétakonn, murmura quelques mots de mécontentement et s'en alla.

De son côté, le prêtre trouva un autre compagnon et continua son voyage, arrivant au Pas le 28 août 1843.

Il y passa cinq semaines, en butte aux tracasseries mesquines et aux menaces de ceux des indigènes qui prenaient le parti du catéchiste protestant. Même l'imperturbable Darveau, qui n'avait pas cru devoir dire un mot de ses souffrances physiques au sein de la tempête sur le lac Winnipegosis, ne peut s'empêcher d'insister sur les manoeuvres déloyales dont lui et ses néophytes furent l'objet au Pas. Il en écrit ce qui suit:

"L'enfer a employé ici toutes ses ruses d'abord pour me chasser, et ensuite pour rendre inutiles tous mes efforts. On est venu m'avertir, pour m'intimider sans doute, que l'on allait me chasser si je ne m'en allais pas. Quand on me vit déterminé à rester jusqu'à ce qu'on me traînât pieds et poings liés hors de la maison que j'occupais (9), les cadeaux ont été prodigués aux sauvages et à leurs femmes, et les promesses encore plus.

"On venait chercher les jeunes gens au catéchisme pour qu'ils vinssent à l'école. Mes deux serviteurs ont eu leur part de l'orage . . .

"Dès qu'un sauvage arrivait, il se voyait entouré de protestants, qui ne le laissaient tranquille que quand il avait consenti à aller au prêche, fait par un sauvage . . . Une jeune femme suivait régulièrement mes instructions: on la menaça de la faire répudier par son mari, alors absent. Elle prit le

---

(9) Celle du vieux Joseph Constant.

parti d'assister aux instructions des deux ministres. Néanmoins, son mari l'a répudiée, et est parti pour une nouvelle chasse, la laissant se désoler sur le rivage".

Conduite qui porte le missionnaire catholique à s'écrier: "Et c'est en vertu de la bible qu'on sépare ainsi *ce que Dieu avait joint*" (10).

Mais ce n'est pas tout. "Pour rendre les catholiques odieux", ajoute-t-il, "on leur a donné le nom de *windigo,* être fantastique dont le seul nom fait trembler les enfants et fuir les grandes personnes" (11).

Le prêtre lui-même fut représenté comme un être affreux, qui portait la mort dans ses flancs, et chacun fut averti de n'avoir rien à faire avec lui. Puis vinrent les puériles objections propres aux protestants les plus ignorants de ce qu'ils critiquent, qui, du reste, n'étaient pas nouvelles pour lui.

— Ta prière (12) me paraît bonne, avait dit un jour à son compagnon de voyage un Indien endoctriné par le ministre, mais tu n'iras pas au ciel.

— Pourquoi donc? demanda Ignace.

— Parce que tu adores ce métal que tu as dans le cou (une médaille que Darveau lui avait donnée).

— Qui t'a dit que j'adore cela?

---

(10) **Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet,** donc que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni, **Matt.,** XIX, 6.

(11) Un windigo était réputé une espèce de possédé, un fou ou un maniaque, dont on se débarrassait en le tuant à la première occasion. **Cf. Rapport,** juil. 1845, p. 92.

(12) C'est ainsi que les Indiens appellent la religion.

— Le ministre, répondit le sauvage au catholique, qui ne put s'empêcher d'éclater de rire (13).

D'autres pauvres pervertis craignaient apparemment autant le papier du prêtre catholique que leurs semblables avaient peur de son "métal".

"Parmi mes auditeurs (du Pas)", écrit encore M. Darveau, "se trouvait un vieillard qui redoutait tellement la *prière*, qu'il n'osait même pas regarder l'échelle chronologique (14), fruit du zèle de M. Blanchet. 'Je crains', disait-il, 'la puissance magique de ce morceau de papier' " (15).

Là-dessus, l'innocent missionnaire de s'écrier: "Etrange erreur, dont il est permis de se demander comment elle a pu pénétrer dans ces pays lointains"!

Lorsque le lecteur se rappellera que le boute-en-train de la place était un sauvage qui avait été instruit par l'anti-catholique M. West, il sera probablement moins disposé à se le demander. M. Darveau, nous l'avons vu, était petit (16), et Budd eut peut-être la naïveté de s'imaginer que son courage allait de pair avec sa taille. Il finit par apprendre qu'il s'était trompé.

On peut même dire que le séjour du prêtre catholique au Pas ne fut point sans bons résultats. Un noyau d'adhérents

---

(13) **Rapport, ubi supra.**

(14) Espèce d'épitomé historique des Ancien et Nouveau Testaments, présentés aux yeux par l'emploi de divers signes, points, barres et lignes, etc., le précurseur de l'admirable Tableau-Catéchisme du défunt Père Lacombe, O. M. I.

(15) **Rapport,** juil. 1845, p. 91.

(16) Aussi petit que Mgr Provencher était grand (6 pieds 4 pouces). Les deux hommes d'Eglise se partagent aujourd'hui le même cercueil, où nous avons nous-même vu leurs restes mortels, et la différence entre la taille de l'un et de l'autre était si grande qu'il est aujourd'hui impossible de se tromper sur leur identité.

fidèles, d'autant plus sincères dans leurs bonnes dispositions qu'ils n'avaient aucun avantage matériel à attendre de lui, restaient au milieu des prosélytes du protestantisme, et lui avaient juré une persévérance à toute épreuve pourvu qu'il revînt chez eux.

M. Darveau les quitta le 7 octobre 1843, leur promettant de revenir le printemps suivant fonder un établissement permanent au Pas.

Un petit volume anglais, publié dix ans après les événements que nous rapportons, sous le titre de *Rainbow in the North*, Un Arc-en-ciel dans le Nord, consacre les lignes suivantes au passage de notre missionnaire au Pas:

"M. Budd avait eu une grande épreuve pendant l'été de 1843. C'était l'arrivée d'un prêtre romain (17), qui était venu avec l'intention non déguisée d'attirer le monde à lui", crime évidemment impardonnable chez un missionnaire! "Il planta une grande croix de bois, marqua l'emplacement de sa future maison, et, après avoir baptisé une vingtaine de *païens* (18) du voisinage (19)—car tous ceux qui avaient l'habitude d'assister aux instructions de M. Budd restèrent ferme — il retourna à la Rivière-Rouge, déterminé à revenir établir là sa demeure permanente au printemps" (20).

En dépit des indignes persécutions qu'il eut à essuyer de la part de l'individu qui aurait bien voulu se faire passer pour

---

(17) L'expression **Romish** dont se sert ici l'auteur, vieille fille anglaise qui avait une sainte horreur du catholicisme, renferme un sens dépréciatif impossible à rendre en français.

(18) Mot souligné dans l'original.

(19) Fausseté. Bien que, règle générale, Darveau ne donne point le nombre de ses baptêmes ou la localité du baptisé, il mentionne au moins cinq néophytes originaires du Pas.

(20) **The Rainbow in the North, p. 154; Londres, 1858.**

le messager authentique du Prince de la Paix, ledit "prêtre romain" était parvenu à rester assez longtemps au Pas, "pourvu de tout ce qui pouvait lui être nécessaire" (21) par "Constant, respectable septuagénaire, Métis de Michillimachinac qui, depuis cinquante ans, n'avait vu que deux prêtres, MM. Blanchet et Demers, se rendant à la Colombie".

Darveau avait fait dans cette tournée quarante-cinq baptêmes, une sépulture et un mariage (22).

Il nous reste maintenant à voir comment il dut payer sa fidélité à la promesse qu'il avait faite à ses catéchumènes, et quel fut le résultat des insidieuses provocations au meurtre du protestant Budd (23).

---

(21) **Rapport, ubi supra,** p. 92.

(22) Nous avons vu que le **Rainbow in the North** ne mentionne que le baptême d'une "vingtaine de **païens** des environs", excluant mensongèrement tout prosélyte du Pas.

(23) **Ap. Rapport,** juil. 1845, p. 101.

VI

LA FIN

Hélas! oui, déjà la fin! Il n'y avait pas encore trois ans que M. Darveau arrosait de ses sueurs le coin occidental de la vigne du Bon Maître qui lui avait été confié, et déjà il était mûr pour le ciel; déjà il était, bien malgré lui, arrivé au terme de ses travaux apostoliques. *Consummatus in brevi, explevit tempora multa,* perfectionné en peu de temps, il a fait (l'ouvrage de) beaucoup de temps (1).

Au cours de l'été de 1844, Mgr Signay qui, le 13 juillet de cette même année, avait été nommé archevêque de Québec, l'Eglise-mère de celle de Saint-Boniface, fut attéré à la réception d'une lettre de Mgr Provencher, par laquelle ce prélat lui mandait une bien triste nouvelle.

"On est venu", écrivait-il, "m'annoncer du fond du lac Manitoba que M. Darveau s'est noyé, ainsi que les deux hommes qu'il avoit avec lui. Il étoit parti d'ici dans le mois de mars, afin d'avoir plus de temps à donner à l'instruction

---

(1) **Sap., IV, 13.**

des sauvages de la baie des Canards, et se rendre après le départ des glaces au Pas, mission qu'il avait établie l'année dernière.

"Il étoit parti de la baie des Canards un soir, au commencement de mai, et avoit été camper à une petite distance de ce poste. Il est probable qu'il a péri le lendemain, peu de temps après s'être embarqué dans son canot; car on a trouvé son corps, celui d'un de ses hommes (J. Bte Boyer, métis de la prairie du Cheval-Blanc), son canot et ses autres effets non loin de son campement.

"Ce sont les sauvages qui ont trouvé sur la grève le corps de notre infortuné missionnaire et de son compagnon de voyage. Ils allèrent aussitôt avertir de ce malheur quelques métis qui faisoient du sel à la baie des Canards. Deux de ces derniers partirent de suite, pour aller rendre les devoirs de la sépulture aux deux défunts. J'ignore si c'est sur les lieux, ou à la chapelle de la baie des Canards que l'enterrement a eu lieu. Le corps d'un jeune sauvage qui accompagnait aussi M. Darveau n'a pas été retrouvé" (2).

Le prélat ajoute que deux hommes étaient partis le 24 du même mois (de juillet), avec un cercueil, pour amener à Saint-Boniface le corps du naufragé, afin qu'on pût lui rendre les honneurs de la sépulture ecclésiastique.

Puis il termine par une remarque qui trahit le fait qu'il avait déjà connaissance de son testament. "M. Darveau",

---

(2) Lettre du 29 juillet 1844. Un esprit un peu critique pourra trouver quelques variantes entre cette version de la lettre de Mgr Provencher et celle que fournit notre **Histoire de l'Eglise.** Toutes les idées de l'une se trouvent dans l'autre, mais habillées parfois un peu différemment. La version de notre Histoire est d'après l'original même de cette lettre. La présente est la reproduction du texte qui parut dans le **Rapport sur les Missions du Diocèse de Québec,** que l'éditeur crut pouvoir légèrement amender.

dit-il, "donne son chapelet de coco à son ami Ignace Dugal. S'il n'est pas perdu dans le naufrage, je l'enverrai une autre année. Il me charge de payer ses dettes; je les paierai ici s'il en laisse" (3).

Tel est le premier rapport qui circula parmi les blancs et les Métis du pays. C'était là un bien terrible coup pour le pauvre évêque de la Rivière-Rouge, dont le clergé était déjà si restreint, coup d'autant plus malvenu que, contrairement aux autres prêtres qui lui avaient offert leurs services, Darveau s'était donné à lui non pas pour quelques années, mais pour la vie. De fait, il était alors le seul sur la persévérance duquel il pouvait compter. Et le pays ne pourrait plus profiter des ressources de son zèle !

Les immenses étendues de son sauvage vicariat apostolique, que les Canadiens redoutaient alors plus que les Russes d'aujourd'hui ne craignent la Sibérie, n'avaient rien d'effrayant pour le zèle du jeune missionnaire qui, au dire de son supérieur, "avoit une grande activité, s'accommodoit de tout, et craignoit peu les privations qui sont presque toujours le partage d'un missionnaire"(4).

Un accident comportant une perte de vie est toujours regrettable, surtout alors qu'on aurait pu l'éviter. Comme, par suite de ses randonnées passées sur l'océan, M. Darveau était connu pour son intrépidité sur l'eau, il n'en fut que plus facile d'ajouter foi à la rumeur publique, qui voulait qu'il eût péri au sein d'une tempête, et que son corps eût été rejeté sur le rivage par les vagues. Combien plus cuisante encore eût été pour son évêque la nouvelle de son trépas si celui-ci eût connu toute la vérité!

---

(3) Cette remarque ne se trouve que dans le texte publié par le "Journal de Québec", feuille qui paraissait "tous les mardis, jeudis, samedis."

(4) **Ap. Rapport,** juil. 1845, p. 101.

Les coreligionnaires du fanatique Budd la connaissaient-ils lorsque, quelques années plus tard, leur porte-voix du *Rainbow in the North* écrivait, après avoir avoué son anxiété au sujet du retour au Pas du "prêtre romain" qui, non seulement avait eu l'impudence d'y passer cinq semaines malgré la défense formelle d'un sauvage étranger à la place, mais voulait même s'y établir en permanence, écrivait formellement qu'il avait eu "une mort terrible"?

Quoi qu'il en soit, avant que blancs et métis aient soupçonné quelque manoeuvre criminelle, cette vérité se fit graduellement jour au travers des wigwams indiens, pour parvenir discrètement aux oreilles de quelques privilégiés, comme, par exemple, ce digne vétéran des missions manitobaines, le Père J.-C. Camper, O.M.I., dont l'auteur de ces lignes a apprécié à leur juste valeur les confidences rien moins qu'incertaines.

En confirmation de ses avancés, d'autant plus explicites qu'il avait bien connu ceux qui avaient été mêlés à la tragédie, par suite aussi des papiers d'un Oblat d'une époque antérieure et de certains autres documents découverts par nous, il est devenu clair comme le jour que la mort de M. Darveau fut due, non pas à l'inclémence d'éléments qui étaient alors comme endormis, ni à une témérité juvénile peu séante chez un prêtre, mais à la malice de l'homme, à une crainte superstitieuse inoculée chez les Indiens par le fanatisme d'un individu de leur race, mais plus éclairé, qui aurait dû leur enseigner sinon la tolérance et la charité chrétiennes, du moins le mépris des vaines idées ancestrales et le respect pour la vie humaine, au lieu de les porter au meurtre.

Dans tous les cas, une chose est maintenant bien établie: le missionnaire catholique fut brutalement massacré, sans la moindre provocation, parce qu'il était prêtre, qu'on

l'avait représenté comme un windigo dangereux (5), et peut-être aussi un peu parce qu'il avait précédemment eu le tort de ne pas approuver l'infidélité d'un déserteur en le récompensant.

Fidèle à sa promesse, le jeune prêtre était donc parti de son poste de la prairie du Cheval-Blanc pour Le Pas, au commencement du printemps 1844, ayant pour compagnon un métis de la première place nommé Jean-Baptiste Boyer, auquel se joignit un petit garçon de la tribu des Muskégons. Sa première étape avait, comme d'habitude, été à la baie des Canards, où il avait été heureux de reprendre la série des instructions qu'il avait déjà données.

Les ombres de la nuit commençaient à tomber sur le splendide paysage du lac Winnipegosis, un beau soir de juin; le lustre du nouveau feuillage des trembles, dont le vert jaunâtre tranchait sur les sombres couleurs des conifères le long de ses nombreuses baies, disparaissait peu à peu, après une journée si calme que l'azur du ciel s'était constamment miré dans le cristal de ses eaux, lorsque le prêtre aborda pour camper avec ses deux compagnons dans le voisinage de la baie des Canards.

Le petit groupe fut bientôt rejoint par quelques Muskégons, ou Cris des Marais, campés eux-mêmes à côté, lesquels, selon la coutume indienne, voulurent de suite s'assurer de l'identité des voyageurs.

Il nous est impossible de donner un compte rendu plus authentique de ce qui arriva alors que celui qu'on peut trouver dans le premier volume de notre *Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien,* que nous reproduisons

---

(5) Ce qui était le condamner à mort, vu que la société indienne n'admettait pas cette classe d'individus dans ses rangs, et Budd le savait mieux que personne.

presque mot pour mot, bien qu'avec une petite explication additionnelle due au défunt P. Camper.

Les étrangers furent reçus avec bienveillance par M. Darveau qui, au bout d'un certain temps, voulut lier conversation avec eux sur des questions religieuses. Mais, parmi ces visiteurs, se trouvait son serviteur infidele de l'année précédente. Celui-ci prit à part un vieillard du nom de Tchimékatis, auquel il souffla à l'oreille que c'était ce prêtre qui était cause de l'épidémie qui avait justement ravagé leur tribu.

—Il faut, insista-t-il, en finir avec lui avant qu'il ait perverti nos gens du Pas à sa manière de prier, et ne les ait par là mis en danger d'essuyer une nouvelle attaque du même fléau.

Les exhortations du missionnaire relativement à la nécessité d'embrasser la vraie foi ne firent qu'accentuer l'aigreur des deux sauvages à son égard. Et, de peur que leur crime ne fût rapporté aux blancs, ils se virent dans la nécessité de se défaire de son compagnon métis, que l'un des deux sauvages abattit d'un coup de fusil.

L'autre tira alors sur le prêtre. Mais telle était son agitation à la pensée des conséquences possibles de son acte, qu'il le manqua.

Les armes des deux meurtriers se trouvaient donc déchargées (6). Appréhendant que l'objet de leur haine ne parvînt à s'échapper pendant qu'ils les rechargeaient, ils pressèrent un troisième Indien, connu sous le nom de Vizéna, qui revenait juste d'une tournée de chasse aux lièvres, de tuer le prêtre.

—Tire-le; tue-le vite! cria son beau-père Tchimékatis.

---

(6) Dans ce temps-là, les fusils entre les mains des sauvages étaient presque uniformément à un seul coup, longs et de petit calibre.

Mais Vizéna ne se croyait point de taille à tuer un prêtre, surtout lorsque celui-ci ne lui avait rien fait, et qu'il n'avait point été monté par les stupides accusations de Chétakonn. Son beau-père insista donc.

—Tue-le, te dis-je, ou bien il va nous tuer lui-même (7).

Avec répugnance Vizéna tira le coup fatal, et M. Darveau tomba mort près de son canot.

Les trois mécréants épargnèrent le petit Muskégon, parce qu'il était l'un des leurs. Mais ils lui défendirent, sous les peines les plus graves, de jamais souffler mot de ce qui était arrivé. Comme, plus tard, il menaçait en cas de mécontentement de tout révéler, l'un des meurtriers l'emmena un jour avec lui à la chasse, et on ne le revit plus.

Le Windigo de Budd avait eu le sort réservé à ses semblables: il ne pouvait plus essayer de convertir personne à sa foi. Du même coup, l'Eglise de Saint-Boniface perdait un de ses ministres qui promettait le plus.

Autant qu'on peut le conjecturer, la tragédie du lac Winnipegosis dut se produire le soir du 4 juin 1844.

Les corps restèrent assez longtemps ignorés sur la grève. Lorsqu'on les trouva, ils étaient dans un état de décomposition trop avancée pour permettre d'être examinés avec soin. Les restes de Darveau avaient été traînés sur le sable par un ours, dont les pistes étaient visibles, et l'une de ses jambes avait même été partiellement dévorée.

Pendant ce temps, on faisait courir le bruit que le prêtre et ses compagnons s'étaient noyés, bien que le lac eût été d'un calme peu ordinaire quand ils s'étaient embarqués à la

---

(7) L'Indien fait probablement allusion ici à la puissance magique qu'il prête au missionnaire catholique.

baie des Canards. Darveau était connu pour son intrépidité, sinon sa témérité, sur l'eau, et ceux-là crurent la rumeur sans trop de peine qui n'étaient point au courant des chuchottements aux feux de bivouac indiens auxquels nous avons déjà fait allusion.

Pourtant, indépendamment des sources d'information que nous avons mentionnées, la vérité sur son genre de mort, sans comporter aucun détail précis, dut à la longue se faire jour même parmi les blancs, puisque nous lisons dans un livre de voyages écrit en 1859, *Saskatchewan and the Rocky Mountains,* par le comte de Southesk, un passage assez clair sur ce meurtre, dont l'effet est un peu affaibli par des détails incorrects.

"Il y a quelques années", écrivait le noble anglais, "un prêtre catholique romain fut tué près de cette place par la même tribu. Persuadés par ses exhortations, pendant une visite précédente, les Indiens l'avaient laissé baptiser tous leurs enfants. Une épidémie se déclara peu après qui emporta la plupart de ces enfants, et les superstitieux sauvages attribuèrent leur perte aux rites mystiques de l'Eglise.

"Sans savoir ce qui était arrivé, le prêtre retourna après quelque temps à son troupeau dans la solitude. Mais, au lieu de souhaits de bienvenue, ces brebis égarées reçurent leur pasteur avec des coups, et l'adjoignirent à la troupe des martyrs (8)."

De son côté, le P. Petitot, fameux missionnaire et savant du Grand-Nord canadien. parle lui-même, dans un livre publié en 1887, du "meurtre" de M. Darveau, tout en le mettant au compte d'un innocent, c'est-à-dire d'un sauvage montagnais (9).

---

(8) **Op. cit.,** p. 342; Edimbourg, 1870.

(9) **En route pour la Mer Glaciale,** p. 241; Paris, 1887.

EPILOGUE

L'iniquité était consommée. Restait à la venger. Les hommes ne pouvant le faire, Dieu s'en chargea. Chétakonn eut une fin misérable, digne châtiment de son crime. Tchımé-katis, qui avait comme forcé son gendre à tuer le prêtre, eut un sort encore pire. Aveugle et sourd depuis longtemps, il fut brûlé vif dans sa cahute. Vizéna admit publiquement, à l'heure de sa propre mort, qu'il allait en enfer pour deux raisons: il avait assassiné ses deux femmes, et avait fusillé M. Darveau.

De son côté, l'église de l'Ouest ne pouvait se désintéresser de son martyr. Mgr Alfred-Arthur Sinnott, archevêque de Winnipeg, dans le diocèse duquel se trouve maintenant la baie des Canards, qui but jadis le sang de M. Darveau, eut en 1930 la bonne inspiration de commémorer son sacrifice par un monument digne de lui. A cet effet, il ouvrit une souscription qui, en peu de temps, produisit la somme de $833.00. Le résultat en fut l'érection, à la Mission qui a remplacé la sienne, d'un monument qu'un Père de Camperville décrit ainsi:

"Une simple pyramide en pierres blanches, dont les joints en saillie et de couleur foncée font ressortir la teinte, fait pendant à la superbe église en pierre du pays qui orne les

alentours de l'école indienne. Au-dessus de cette pyramide, une majestueuse croix de granit rappelle au passant la vie et la fin de ce premier laboureur du champ du Père de famille.

"Au centre de la pyramide, une grande plaque de granit porte une inscription bilingue rappelant le but du monument. Cette inscription est faite en lettres de plomb, qui dureront aussi longtemps que la pierre elle-même.

"Quatre colonnettes surmontées chacune d'une urne de granit viennent achever agréablement la perspective de ce monument, que difficilement on pourrait imaginer devoir atteindre trente pieds. Ainsi entouré, ce travail fait très bon effet, et parle à sa façon des ouvriers qui ont coopéré, la plupart gratuitement, à son érection" (1).

---

(1) Père M. de Bretagne, O. M. I., "La Liberté", 20 avril 1932.
avril 1932.



TABLE DES MATIERES

